

Frédéric
M **MAILLARD**

**BLEU BLANC
BRUN**

roman

DENOËL

Extrait de la publication

Bleu Blanc Brun

Frédéric Maillard

Bleu Blanc Brun

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël*, 2008

Extrait de la publication

À Amaury

« Tout bateau est un objet romantique,
sauf celui dans lequel nous sommes. »

Joshua Ferris, *Open Space*

Les clichés doivent avoir vingt ans. Facile. Les corps sont surexposés à la lumière et aux regards furtifs des passants. Quel âge ont-ils aujourd'hui ? Quarante ans ? Cinquante ans ? Peut-être plus ? Ces hommes et ces femmes coulent probablement une paisible retraite dans le sud de la France. Et leurs enfants viennent régulièrement leur rendre visite, chaque été, parce qu'un pied-à-terre dans le Midi, c'est tout de même agréable.

Mais, pour le moment, leurs corps de vingt ans sont là et bien là, au nord de Paris, boulevard de Clichy, feignant le plaisir dans des positions hasardeuses.

David les observe, captivé. Ce n'est pas la première fois qu'il vient ici. Mais son intérêt pour ces dames ne semble pas faiblir.

— Tu veux qu'on entre là ?

— T'es fou ? Tu sais combien ça raque ?

— J'sais pas, c'est dix euros la boisson ?

David éclate de rire.

— T'as raison, c'est dix euros le verre. Mais ici, c'est

magique, tu commandes un verre et c'est une bouteille qu'on t'apporte. Tu te sers comme tu veux, qu'on te dit. Et puis tu as une splendide nana qui s'approche de toi, qui te regarde l'œil narquois. Elle te demande si ça ne te dérange pas qu'elle s'asseye là. Et comme c'est le genre de fille que t'oses même pas regarder d'habitude dans la rue, parce que si tu fais pas un mètre quatre-vingts et que t'as pas le portefeuille bien garni, t'as aucune chance, là, pour une fois, tu ne vas pas lui dire non.

Et bien sûr la dame, elle a soif.

Je sens soudain qu'on me prend par le bras. C'est un petit homme au crâne légèrement dégarni. Il me tend un carton, en me glissant à l'oreille :

— Les plus belles filles de Paris. Dix euros. Allez, venez avec moi, les jeunes.

David m'entraîne un peu plus loin.

— Pire que les morpions, les mecs.

Il a certainement raison, mais on n'est pas venu ici uniquement pour faire du lèche-vitrines. Mon agacement doit se lire sur mon visage puisqu'il se sent obligé de me rassurer.

— Viens, suis-moi, c'est par ici.

On s'engage dans une rue perpendiculaire au boulevard, qui descend vers un Paris plus fréquentable.

J'ai le cœur qui bat la chamade, même si je fais tout pour ne pas le montrer. David doit le deviner.

Il s'arrête devant un immeuble moderne et appuie sur l'un des quarante boutons de sonnette.

— C'est qui ?

— C'est David.

— T'es pas tout seul ?

— Je suis avec un pote... mon meilleur pote.

J'entends cliquer l'ouverture de la porte. Nous pénétrons dans l'immeuble bourgeois. David semble connaître le chemin. Il s'engage dans un couloir du rez-de-chaussée et frappe à la seule porte entrouverte.

— Si vous déconnez tous les deux, je vous préviens, j'appelle les flics.

Celle qui nous a ouvert doit bien avoir quarante ans. Elle referme la porte derrière nous.

— Vous voulez boire quelque chose ?

Nous la suivons dans le salon. Elle nous sert deux bières. Puis elle s'assied dans le canapé-lit, en face de la télévision. Je distingue à présent ses traits : c'est sûr, elle a plus de quarante ans.

David s'installe près d'elle. Moi, je me pose près de David.

Sans attendre, il lui caresse la cuisse.

Elle se laisse faire quelques secondes.

— Hé, les gars, je ne suis pas Mère Teresa.

David sort un billet de cinquante euros de son portefeuille et m'invite à faire de même. La fille prend les cent euros, se lève pour les glisser dans un petit tiroir avant de revenir s'asseoir. David lui pelote maintenant un sein.

— Mets-toi de l'autre côté.

Je me lève et vais m'asseoir à gauche de la fille. Devant

mon hésitation à entreprendre quoi que ce soit, elle saisit ma main d'autorité et la pose sur son autre sein. Je le lui caresse. En tout cas j'essaie. C'est beaucoup plus dur que je ne le pensais, un sein. Mais elle se les est probablement fait refaire. La fille tente d'embrasser David sur la bouche mais celui-ci se dérobe. Comme pour se faire excuser, il passe la main dans ses cheveux avec une douceur incongrue, au regard de la situation.

— C'est sa première fois.

Je le regarde furieux ; il n'était pas obligé de le lui dire. La fille se tourne alors vers moi, avec un large sourire complice.

— C'est pas vrai ? À son âge ? Eh bien, on va remédier à ça, mon garçon.

Elle pose alors sa main sur mon entrejambe.

— Détends-toi, ça va aller.

La pression de ses doigts me fait incontestablement de l'effet. Je sens mon sexe qui durcit. Elle déboutonne lentement mon pantalon, qu'elle fait coulisser jusqu'à mes genoux, avant d'introduire sa main dans mon slip. Elle dédaigne provisoirement mon sexe pour s'intéresser à mes bourses. Je n'y connais pas grand-chose mais à l'effet que cela produit chez moi, j'en déduis son degré d'expertise. Elle baisse mon slip et aspire son contenu. En moins d'une minute l'affaire est réglée. Je vois David qui me sourit, le pouce levé vers moi pour me féliciter.

— T'es un rapide, toi.

Dans quelque temps, ce type de remarque me com-

plexera peut-être, mais pour le moment, dans la bouche de cette fille, je le prends presque pour un hommage.

Elle est à présent tournée vers David pour le faire profiter des mêmes prodigalités. Mécaniquement, je la caresse ; avec à présent une relative assurance. D'abord les seins, assez durs, que je malaxe à pleine main. Puis son ventre. Je soulève son chemisier et, avec mon majeur gauche, j'effleure son nombril. Je m'enhardis un peu et descends vers son sexe. Je passe une main sous sa jupe courte et la laisse traîner quelques instants dans ce lieu mystérieux. Je ne connais pas grand-chose en sous-vêtements féminins mais elle a dû mettre une triple couche. Alors qu'elle est toujours penchée sur David, je glisse ma main dans sa culotte. Je reste paralysé une bonne demi-seconde. Car ce que je viens d'y trouver, je ne le connais que trop bien.

— Romain, arrête ! Déconne pas, vieux !

David est plus baraqué que moi. Et il court chaque semaine une vingtaine de kilomètres. Il n'a donc aucun mal à me rattraper. Dans ma course, je manque de renverser une jeune femme ; lui, finit de la faire chuter. Il parvient à ma hauteur et pose sa main sur mon épaule. Les passants du boulevard de Rochechouart doivent se demander s'il a été victime d'un larcin ou si c'est moi qui suis agressé. À défaut de le savoir, ils détournent leur regard. On ne pourra les accuser de non-assistance à personne en danger puisqu'ils n'auront rien vu. Je ralentis le rythme car je sens une douleur envahir mon flanc

gauche ; un stupide point de côté. De toute façon, ça ne servirait à rien d'aller plus loin. Il va falloir qu'il s'explique.

— Bon, OK, j'aurais dû te le dire. Mais les filles, enfin les normales, elles ne prennent jamais deux mecs en même temps. Et puis bon, c'est la même chose. Tant que tu ne vas pas plus loin. J'vais te dire, une vraie, elle n'aurait pas fait mieux. L'important, c'est que tu l'aies fait. C'était pas bien ?

Je regarde David droit dans les yeux. Sur le fond, je ne peux pas lui donner tort. Mais je ne peux admettre non plus qu'il m'ait trompé, moi, son meilleur pote. Je lui balance donc mon poing dans la gueule. Il va me massacrer, c'est sûr. David est boxeur. Autant dire que contre lui, je n'ai aucune chance. Je le vois se rétablir ; tout en me fixant, il retire un peu de sang de sa bouche. J'attends le coup qui m'enverra à terre. Mais il n'utilise pas son poing pour me faire vaciller. Son coup d'œil vaut tous les directs du monde. J'entends ses yeux me dire : « Pauvre gars, je te sauve malgré toi. Tu devrais me remercier. Tu t'es vu ? T'as vu ce que t'es ? Qu'est-ce que tu deviendrais sans moi ? »

Le pire, c'est que je ne suis pas convaincu qu'il pense tout ça. En fait, c'est plutôt moi qui veux le croire.

— Tu m'appelles, si tu veux. Salut.

Ça, c'est ce qu'il a vraiment dit avant de tourner les talons pour rejoindre le métro Barbès.

David m'aime bien. Je me demande pourquoi.

Je me dirige à mon tour lentement vers le métro. Je le prendrai à Anvers.

Parvenu en haut des marches, je m'arrête un instant. Puis je les descends une à une, appréciant avec une délectation morbide ma progression vers cet endroit, le métro, que je déteste parce qu'il me ressemble. Ses couloirs sont lumineux. Mais ils n'éclairent rien de beau.

Je m'appelle Romain Lecuyer, j'ai vingt et un ans et ce soir je viens de perdre mon pucelage, une partie en tout cas, avec un mec. Factuellement, même si je ne ressens rien pour les hommes, je me retrouve donc pédé. Il ne me manquait plus que ça. Je n'en veux pas à David. Je m'en veux à moi. Que ma vie sexuelle débute de cette façon ; que ça finisse comme ça.

On dit que la vie sexuelle d'un homme est souvent le reflet de sa vie tout court. Ça doit être vrai.

J'aperçois l'avant de la rame qui vient de stopper à la station précédente. La première voiture arbore fièrement ses deux clignotants orange qui indiquent aux passagers égarés de la nuit qu'elle est bien la dernière rame, que c'est bien le dernier métro. Mais nulle Catherine Deneuve alentour qui puisse me laisser penser que je suis dans un film ; la station Anvers est tout à fait réelle avec ses murs crades et sa population de clodos aussi peu reluisante. Je m'approche de la voie et regarde les rails, tandis que le bruit de la rame s'intensifie dans le tunnel. Ce

serait pourtant si facile, juste un pas de plus et c'en serait fini. Il ne resterait d'une vie sans intérêt qu'une mère désespérée de ne pas avoir conçu un deuxième enfant pour la soutenir dans ses vieux jours. Et éventuellement un camarade regrettant son initiative malhabile. Le hurlement des pneus martyrisés sans complaisance par des freins puissants me fait lever la tête. J'entrevois un instant le regard inquiet du conducteur qui semble s'interroger sur mes intentions. Combien a-t-il d'« incidents de passagers » à son actif ? Il paraît d'ailleurs qu'on les forme maintenant pour ça, les conducteurs de la RATP. Afin de leur éviter le traumatisme le jour où leur premier désespéré tombe du quai. J'imagine la frousse des débutants au moment où ils pénètrent dans chaque station, vu que tous les usagers du métro ont, presque par définition, une gueule de suicidé potentiel.

Mais non, celui-ci peut se rassurer, je me donne encore du sursis.

La grille est déjà à mi-hauteur quand je quitte la station Vaugirard. Dans quelques instants, elle barrera l'entrée à tous ceux qui sont descendus si bas que le métro leur paraît être le toit le plus accueillant de Paris. Je traverse le square, désert à cette heure, et parviens devant l'immeuble qui m'a vu naître. Peu de chances que je réveille ma mère, qui doit en être au milieu de sa nuit. À rêver d'un produit miracle qui lui permettrait de laver à la fois le sol, les vitres, le paillason de l'entrée, les poignées de portes et la cage d'ascenseur. Un rêve de petite concierge française immergée dans un

corpus professionnel lusitano-lusitanien. Une émigrée dans son propre pays. Dans peu de temps, à 5 heures, elle sera sur le pont, vaille que vaille, pour prouver au monde entier (réductible pour elle au 141 de la rue Blomet) que la concierge française, ma foi, sait aussi bien y faire que sa consœur du Sud-Ouest européen et que ce n'est pas parce qu'on n'est pas née à Faro, Coimbra ou Porto, les Oxford et Cambridge de la profession, qu'on n'est pas en mesure de tenir parfaitement un immeuble.

Pendant quinze ans au moins, ma mère avait réussi à me faire croire que nous étions les personnes les plus importantes du 141. Celles sans qui rien ne serait possible. Et à force d'entendre les uns et les autres la remercier, la féliciter, la supplier, sans parler des enveloppes de début d'année, j'avais fini par m'en convaincre. Je vivais au rez-de-chaussée comme un petit lord en son château. Nous détenions un pouvoir régalien sur le 141 dont ma mère et moi savions user sans en abuser. Je condescendais à jouer avec les rares enfants de mon âge, qui habitaient l'endroit, ainsi qu'avec ceux du 139, du 143 et de temps à autre avec ceux du trottoir d'en face, « les pairs » comme les appelait ma mère, de la même façon qu'un juillettiste parle d'un aoûtien, un naturaliste d'un textile, un juif d'un goy.

Ce monde s'est effondré le jour où ma mère m'a retiré du collège Louis-Armand (« je ne veux pas que tu aies de mauvaises fréquentations, mon fils ») pour m'inscrire de l'autre côté de la Seine, à Jean-de-la-Fontaine, en

plein cœur du seizième, où l'une des habitantes de notre immeuble enseignait les mathématiques (« au moins là-bas, les enfants sont bien éduqués »).

C'est donc très fièrement, comme tous les ans, qu'après avoir inscrit un trait après « profession du père », j'ai écrit « concierge » sur la fiche de renseignements pour « profession de la mère ». Il n'a fallu que le temps d'une récréation pour que mon voisin de table fasse savoir à l'ensemble de la classe que j'étais un fils de concierge. J'ai réalisé au bout d'une semaine, à force de quolibets murmurés et de remarques insidieuses, ce que ce dénominateur « fils de concierge » pouvait signifier dans le Paris bourgeois. Une chute du dixième étage du 141, le dernier, dans la petite cour intérieure couleur gris béton ne m'aurait pas occasionné plus de blessures. Mon monde s'est effondré ce jour-là et je n'en avais aucun autre à lui substituer. Ma seule identité, ma seule fierté, venait subitement de s'effacer. Pire, elle se retournait contre moi. Ce que j'étais devenait soudain haïssable, méprisable. J'avais été le roi des canards et je me retrouvais parmi les cygnes. Un mauvais conte pour enfants. C'est à ce moment-là que j'ai rencontré David. Alors qu'un des mômes tentait de me coincer contre un mur avec un balai.

— Ben alors, tu ne le prends pas ? Pourtant vaut mieux que tu t'entraînes pour ton futur métier.

David était arrivé par-derrière, l'avait tiré vers lui par la veste de sa parka avant de l'envoyer valdinguer.

— Tu lui fous la paix.

Frédéric MAILLARD


BLEU BLANC BRUN

Frédéric Maillard est né en 1970, il est spécialiste en communication institutionnelle et politique. *Bleu Blanc Brun* est son premier roman.

Au début des années 2000 à Paris, Romain, un étudiant solitaire, trouve asile dans un groupuscule d'extrême droite. Vulnérable et frustré, il cherche un guide, une voix, un message. Exclu de l'université après l'agression d'un homme de ménage, il est pris en charge par les membres d'un mouvement encore plus radical avant d'être subitement lâché par ses nouveaux amis. Dès lors, tout s'accélère : surfant sur les sites « identitaires » du web, il est contacté pour tuer, prime à la clé, le président de la République...

Plongée dans les eaux troubles de l'extrême droite française, *Bleu Blanc Brun* raconte avec justesse la dérive d'un adolescent vers l'extrémisme et la violence.

DENOËL
www.denoel.fr

B 26001.5  01.08
ISBN 978.2.20726001.2
22 €



Extrait de la publication